



MONDE

On a (re)trouvé le gène du climat

Dans le vent brûlant du boulet climatique, Monsanto, BASF et Syngenta accumulent les demandes de dépôts de brevets sur des gènes qui permettraient aux végétaux de résister à la sécheresse, au gel, aux inondations, aux rayons ultraviolets ou à la salinité des sols. On leur souhaite donc de trouver les gènes correspondant exactement à ces propriétés. Il n'y aura plus alors qu'à développer les plantes génétiquement modifiées exprimant exactement ces gènes et à les tester en conditions de culture. Si ça marche, il n'y aura plus qu'à les vendre.

Adapter de nouvelles plantes à de nouvelles conditions climatiques n'est pas en soi une idée neuve. C'est ce que les agriculteurs ont fait de tout temps, et gratuitement : la vigne grimpe au nord de la Loire depuis le Moyen-Âge, le maïs dévale au sud (mais depuis peu). Le sorgho pousse dans les terres arides en Afrique et le riz dans les rizières. L'agriculture existe donc partout, y compris dans les milieux les plus difficiles.

L'ONG canadienne ETC accuse les géants du maïs de ne pas manipuler que des gènes. Elle dénonce l'idée de « gènes du climat » comme un troisième slogan pour promouvoir les OGM : après les opérations « champs propres » (avec les OGM résistants aux herbicides puis produisant des pesticides), après « nourrir la planète » (avec les OGM « éthiques » mais pas gratuits), ce serait donc l'opération « survivre au changement climatique avec les plantes génétiquement modifiées ».

Le fait que l'humanité ait survécu sans elles, mais avec les gènes adaptatifs indispensables, n'entrera pas en ligne de compte : cela n'a pas été breveté.

Sources : *Patenting the climate genes and capturing the climate agenda*, http://www.etcgroup.org/en/materials/publications.html?pub_id=687
Éric Mollard et Annie Walter, 2008. *Agricultures singulières*, IRD, 344 p. IRD éditions, 911 avenue Agropolis, 34090 Montpellier, tél.: 04 67 41 61 00.



SWINGING LONDON

Écolo disco

La première boîte de nuit « écologique » a ouvert ses portes à Londres, dans le quartier de King's Cross. Au bar, vin et bière sont biologiques et issus du commerce équitable; les murs des toilettes sont faits de plaques de linoléum – huile de lin, soude et fibres naturelles – mais les gobelets sont en plastique.

L'idée lumineuse, c'est que la piste de danse repose sur des cristaux piézoélectriques : lorsque les danseurs s'agitent, les cristaux secoués dégagent un courant électrique qui est stocké pour alimenter la sono et les jeux de lumière. Le système est autonome, mais, en cas de faiblesse des danseurs, ils seront relayés par une éolienne et des panneaux solaires. En cas d'excédent il est prévu de redistribuer toute cette belle énergie aux voisins, gratuitement. Ce principe s'appliquera-t-il un jour aux bancs de musculation et tapis roulants, des gymnases clubs aux couloirs du métro ? Plus de pas perdus...

Au Surya bar, le tout écolo s'exprime aussi dans le recyclage et la réutilisation : les tables sont faites de vieux magazines, les murs tapissés de vieux téléphones mobiles. L'eau de pluie est récupérée, mais les toilettes sont paraît-il sèches. Heureusement, la programmation musicale prévoit autre chose que de recycler les tubes usés des années 80.

Surya, Club4Climate, King's Cross, London.

Source : John F. Jungclaussen, *Die Zeit*, août 2008 ; voir le schéma du dispositif de « dancefloor power » à l'adresse <http://sitteground186.com/>. Certaines de nos informations étant contradictoires, que nos lecteurs anglophiles, branchés et noctambules n'hésitent pas à nous éclairer.



PROVINCE-PARIS ET RETOUR

Circuits courts et courts-circuits

Il court il court le circuit. La presse régionale* et nationale, associative ou professionnelle**, se passionne pour des initiatives de production et de consommation durables et locales. Ces liens privilégiés entre agriculteurs et consommateurs intriguent d'ailleurs les chercheurs : pourraient-ils entraîner une nouvelle dynamique dans le monde agricole ? se demandent-ils dans divers colloques et publications.***

En tout cas, les locaux motivent et le ministère de l'Agriculture prend le train en marche. Il s'intéresse à « ces agriculteurs pas comme les autres » qui livrent, vendent à la ferme ou sur les marchés. Prenant de la vitesse, le voilà lancé : il court derrière cette innovation (attestée depuis l'Antiquité) et derrière les collègues de l'Environnement qui l'ont court-circuité sur le terrain. Électrisés, les Ingénieurs Généraux, après avoir défini deux catégories d'agriculture catégoriques et opposées, l'une conventionnelle, l'autre alternative, soulignent que les circuits courts « améliorent la captation de valeur au bénéfice des producteurs ». Ils jugent pourtant qu'ils ne « constituent pas un concept viable en l'état » et préconisent d'affirmer le rôle du Ministère « sur ce type d'activité ». Maintenant que le Ministère est au courant on attend attentivement un concept viable pour l'appliquer.

Source : *Lettre Agriculture, alimentation et espaces ruraux*, 27, octobre 2008.

*Ouest-France : Sur le marché, des légumes en direct d'un producteur local (Pacé, 30 juin 2008), Livraison à domicile (Pacé, 10 août 2008) ; La biomobile, une épicerie bio itinérante (9 juillet 2008) ; **Éloge de la proximité, *Végétal*, octobre 2008, p. 48 ; *Le quotidien du médecin*, 23 octobre 2008 ; *** Voir les ouvrages de Claire Lamine et Gilles Maréchal dans notre rubrique On signale.

MONDE

Navire à eau

En cherchant à contrer l'arrivée de passagers clandestins potentiellement invasifs (algues, coquillages, crevettes) dans les eaux de ballast des cargos, l'université du Michigan et l'Institut de recherche marine des Grands Lacs, lesquels sont particulièrement touchés par le problème, viennent de faire une découverte intéressante en développant un projet de navire sans ballast : des conduites libres où circule l'eau de mer permettraient à la fois d'économiser du carburant et d'améliorer la propulsion du navire par réaction (à la manière des poulpes, mais en avant, toute).

Alors que le Congrès américain semble vouloir adopter une réglementation qui obligera les armateurs à faire installer de coûteux systèmes de stérilisation dans les ballasts, cette nouveauté serait donc économiquement intéressante à plus d'un titre. Les préoccupations écologiques peuvent se montrer payantes.

Il reste à étudier (autrement que par modélisation) comment un tel navire se comporterait en mer, les ballasts ayant un rôle non négligeable dans l'équilibre des bâtiments. Mais après avoir utilisé la sueur, le vent, la vapeur et le pétrole pour faire avancer les navires, il était temps d'inventer l'eau de mer.

Source : U-M 'ballast-free-ship' could cut costs while blocking aquatic invaders, <http://www.ns.umich.edu/htdocs/releases/story.php?id=6427>

ANGOLA, LOUISIANE

Liberté pour les ours

Burl Cain, gardien émérite de la prison d'Angola, dans l'état de Louisiane, Etats-Unis, ne s'émeut guère de la présence d'ours noirs (*Ursus americanus*) autour de la prison : cela ne peut que dissuader les prisonniers de s'évader. Info ou intox ? La presse a même parlé de grizzlis, mais les naturalistes sont formels : il n'y a pas de grizzlis en Louisiane (même autour des prisons).

La prison d'Angola tient son nom d'une ancienne plantation du temps de l'esclavage. C'est également une ferme de 73 kilomètres carrés dont le management, à la fois agricole et pénitentiaire, est cité en exemple : d'après Cain lui-même, les prisonniers qui ont travaillé aux champs dans la journée sont fatigués et calmes le soir. Un camp de travail, en quelque sorte.

Les ours, eux, sont en liberté. Burl Cain les voit comme des auxiliaires utiles. Une idée ? Construire nos prisons dans les Pyrénées : les ours bruns, fussent-ils slovènes, trouveraient à s'employer comme gardiens, préfigurant le fonctionnaire idéal : dissuasif et doublement économique, car efficace en petit nombre et ne percevant aucun traitement.

Source : Un maton nommé grizzly, *Marianne*, 24-30 mai 2008 et les pages Wikipedia «Burl Cain» et «Louisiana State Penitentiary»



ANTARCTIQUE

Travailleurs de l'amer

Ils sont rapides, efficaces, indispensables et supportent des conditions de travail extrêmes sans se plaindre. Ils n'ont besoin ni d'être payés ni d'être nourris. Ce sont les nouveaux auxiliaires de recherche du Muséum national d'histoire naturelle, du CNRS et de l'IFREMER, aujourd'hui en Antarctique : des éléphants de mer équipés de balises Argos perfectionnées livrent des profils de température et salinité des océans, dont ceux de la banquise antarctique pendant l'automne et l'hiver austral. Le courant circumpolaire antarctique est le plus puissant de la planète et ces données jusqu'alors inaccessibles sont d'une importance capitale pour comprendre à la fois les conséquences du réchauffement climatique dans l'océan Austral et la circulation thermohaline qui régule en partie le climat mondial.



Encore un pas sur la voie du fonctionnaire idéal, après les chiens policiers et les ours gardiens de prison (ci-dessus) ? Ces éléphants océanographes auront permis de repousser les limites de la science et de faire l'économie d'études très coûteuses. Sont-ils un indicateur du manque de moyens dévolus à la science en général, au muséum et aux éléphants de mer en particulier ? Accessoirement le programme SEAOS recueillera aussi des données sur l'écologie de ces travailleurs de la mer.

Source : Communiqué de presse CNRS/MNHN, août 2008 : Pour mieux comprendre la circulation océanique, les éléphants de mer apportent de nouvelles données sur les eaux antarctiques. Aucun « éléphant océanographe » n'aurait été maltraité dans le cadre de ce programme. Ils ont normalement grossi, d'après McMahon *et al.*, 2008 : Tracking and data logging devices attached to elephant seals do not affect individual mass gain or survival. *Journal of Experimental Marine Biology and Ecology*, 360, 71-77.

ICI LONDRES

Jardins anglais contre cages à poules

À Londres, il devient incontournable de transformer son jardin en potager. La classe moyenne éduquée, politisée et sensible à l'environnement retourne à la terre. Ses motivations : capter du CO₂ en plantant des arbres (à grandes feuilles bien sûr), accueillir faune et flore en laissant prospérer les mares (parfois de la taille d'une flaque), produire et consommer localement, même très localement, les fruits et légumes de son propre potager, mais aussi s'amuser et occuper les enfants.

Dernier chic : élever au jardin ses propres pondeuses et ramasser leurs œufs pour son propre « breakfast » ! Le développement de cette basse-cour est estimé à plusieurs dizaines de milliers de poules (les coqs sont bruyants le matin et guère acceptés en ville). Or les renards se plaisent de plus en plus à Londres : au moins 10 000 renards ont conquis l'espace londonien. C'est donc la jungle : il va falloir sécuriser les poulaillers.

Les écolos amis des animaux – qui se sont sans doute battus contre la chasse au renard – peuvent même aller plus loin en recueillant des poules pondeuses qu'une organisation caritative, le Battery Hen Welfare Trust, aura sauvées des batteries.

Sources : *Die Zeit*, 7 août 2008 ; Paul Waddington : How to be a 21st-century smallholder, *The Guardian*, 25th february 2006. Pour adopter une poule et ses œufs : www.bhwt.org.uk

AUTRICHE, ALLEMAGNE

Le radin des villes et le radin des champs

Les agriculteurs qui vivent et exercent en zone péri-urbaine doivent faire face à l'augmentation des prix du foncier, au resserrement de la taille des parcelles comme à leur éclatement, qui leur compliquent le travail, et aux exigences environnementales de leurs voisins et concitoyens, qui pourraient le leur faciliter...

Comment peut-on encore être fermier ? En faisant cultiver les autres... Au lieu de convertir leurs bâtiments agricoles en logements (option coûteuse et « agricole » suicidaire), convertir des locataires à l'agriculture ? Inventée en Autriche par des consommateurs, l'idée se développe en Allemagne chez les agriculteurs bio : ils mettent à la disposition des citadins une parcelle d'environ 80 à 100 m² déjà préparée et semée d'un assortiment de 20 à 25 légumes. À partir du mois de mai, et contre une somme forfaitaire de 120 à 150 euros pour une parcelle, ceux-ci profitent du jardin et l'entretiennent jusqu'à la récolte, qui leur revient totalement. L'outillage, l'eau et les conseils nécessaires sont fournis par l'agriculteur. Les citadins peuvent ressemer après récolte.

L'échange est doublement intéressant pour les deux parties : école de la vie et terrain de jeux, le jardin permet aussi aux familles de prendre l'air, de se réapproprier leur alimentation et d'agréments leur budget du produit de la récolte, dont la valeur serait d'environ trois fois celle du « fermage » versé. Pour le fermier qui ne travaille plus (sa parcelle), les loyers perçus sont très supérieurs à ceux des terres agricoles, et il a plus de loisirs, lui aussi. De quoi rejoindre les citadins dans leurs rêveries bucoliques et écologiques...

Source : *GemüseSelbstErnte: Weiterentwicklung und Transfer sowie Ermittlung des Beitrags zur Gesundheitsförderung* [Self-Harvesting of Vegetables. Further development and transfer of the concept and evaluation of its contribution to health promotion]. Rapport de recherche de l'université de Kassel répertorié dans la base de données en ligne Organic Eprints 5209. Manuels, fiches techniques consacrées aux légumes, aux pratiques culturales, à la récolte, la transformation et la conservation des légumes, recettes et contrat-type sur le site : <http://www.uni-kassel.de/fb11cms/nue/img/publ/handbuch.pdf> (en allemand).

